

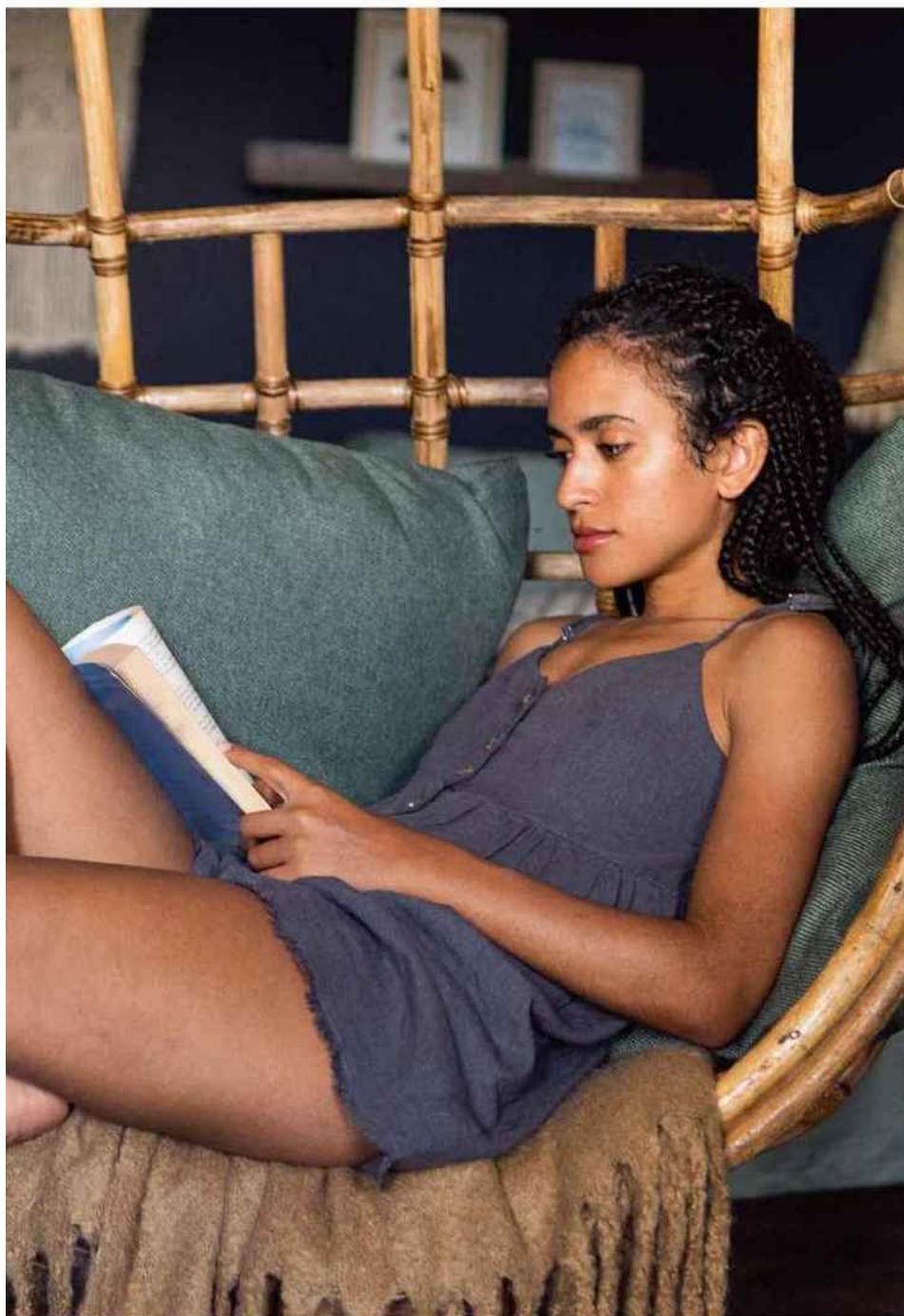


LA FOLIE





DE L'ÉCOFICTION



LONGTEMPS BOUDEE PAR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, LA NATURE SE FAIT DE PLUS EN PLUS PRÉSENTE CHEZ LES AUTEURS DE ROMANS, QUI METTENT LA PUISSANCE DE LEUR IMAGINAIRE AU SERVICE D'UN AVENIR PLUS VERT. UN NOUVEAU GENRE EST NÉ !

PAR CATHERINE ROBIN

Et si on arrêta de se voiler la face ? Si on acceptait l'idée que lire un roman n'est pas uniquement une façon de fuir la réalité, de s'évader dans l'imaginaire d'une langue, d'une histoire, mais plutôt d'ouvrir les yeux sur un monde qui se délite. Aujourd'hui, on n'a (presque) plus le choix, le réchauffement climatique est là, et la littérature l'invite dans ses pages. Et plus seulement dans les essais, manifestes et autres récits de voyage ou de science-fiction. Dans les rayons des librairies, un nouveau genre a fait son nid : l'écofiction. Comme souvent, on l'a vu émerger d'abord aux États-Unis à la fin des années 2000 sous l'appellation « cli-fi », pour « climate fiction ». Sa caractéristique ? Une nouvelle façon de parler du changement climatique et de la fragilité du monde vivant, à travers non plus des courbes, des analyses, des théories, mais par le biais de nouveaux imaginaires, de récits fictionnels où la nature occupe sa juste place, afin d'alerter sur la destruction annoncée. Couronné du prix Pulitzer en 2019 pour son colossal « L'Arbre-Monde » (éd. du Cherche-Midi), l'écrivain américain Richard Powers est peut-être le meilleur exemple de ce nouveau genre qui ne concède rien à l'esthétique littéraire tout en éveillant les consciences sur les effets du réchauffement climatique. « C'est une littérature qui va tenter une expression de ce qui pourrait advenir, tente de définir Sylvie Gouttebaron, la directrice de la Maison des écrivains et de la littérature (Mél). Les auteurs reconstituent le monde en train de se déliter dans une langue qui est la leur. C'est quelque chose d'assez nouveau de ce côté-ci de l'Atlantique.



○ ○ ○ Pendant longtemps, en France, on a fait abstraction du sensible, on a perdu le tempérament de la nature. Pourtant la littérature, c'est la science naturelle du langage. » Depuis quelques années, la Maison qu'elle dirige organise des cycles de conférences pour jeter des ponts entre les lettres et l'écologie. « Au moment de la Cop 21, à Paris, en 2015, nous avons sollicité trente et un auteurs et auteures, pas nécessairement connus pour leur engagement en faveur du climat, afin de monter le projet de "Parlement sensible". Marie Desplechin, Pierre Bergounioux, Philippe Claudel, Agnès Desarthe, Erri de Luca, Olivia Rosenthal... ont joué le jeu. L'idée était de leur faire écrire un discours qu'ils prononceraient à l'Assemblée nationale. Ils l'ont fait en déclinant tous les genres : poèmes, fictions, récits, témoignages... » Dans le droit fil de cette initiative, Sylvie Gouttebarron vient également d'organiser les rencontres annuelles de la Mél sur le thème très collapsologique de « Survivre ». Elle s'est également associée au Muséum d'histoire naturelle, qui propose depuis quelques années un concours de nouvelles en lien avec l'environnement. « Enfin, dans le cadre du Congrès mondial de la nature qui se tiendra en septembre prochain à Marseille, nous sommes en train de monter une folle journée littéraire pour la planète, avec notamment le projet de faire venir des écrivains dans des classes pour dire autrement le monde. » Un nouveau Prix du roman écologique (Pré), fondé par Lucile Schmid et Dalibor Frioux, a également vu le jour en 2018. Le manifeste qui en définit les contours est pour le moins explicite : « Le roman est un puissant moyen d'irriguer les imaginaires, d'ouvrir des perspectives, de mettre en récit. Depuis Homère ou Ovide, la nature est bien sûr un élément éternel du récit. Mais à nos yeux un roman d'écologie ne prend pas la nature comme décor, mais prend l'homme comme partie d'un tout qui le dépasse, pour le meilleur et pour le pire. »

De fait, la nature et les menaces de destruction que l'activité humaine implique envahissent l'imaginaire et colonisent peu à peu le monde de l'édition. Actes Sud, Gallmeister, Wild project, Le mot et le Reste, les éditions de L'Échiquier... autant de maisons, pour la plupart assez récentes, qui ont décidé de consacrer une partie de leurs collections à cette littérature environnementale et au « nature writing ». « Il nous paraissait important de pouvoir aborder ces thèmes sous l'angle de la fiction, explique Mathieu Rivat, des éditions Rue de l'Échiquier, maison spécialisée sur les questions écolos dont il dirige le département fiction, récemment créé. Notre pari, c'est de rendre sensible cet enjeu. Le sortir de l'essai froid, analytique, qui nous met forcément à distance avec l'objet. La fiction a cette force de mettre en forme des personnages, de provoquer un processus d'identification. Elle rend sensible. »

Longtemps pourtant, la littérature hexagonale est restée rétive à aborder la question écologique. Auteur d'un passionnant essai intitulé « Littérature et écologie. Le Mur des abeilles » (éd. Corti), Pierre Schoenjtes, professeur de littérature française à l'université de Gand, explique : « Il existe chez les auteurs une forme de scepticisme par rapport à l'engagement écologique, qui ne leur apparaît pas légitime, contrairement à la problématique des inégalités sociales. Comme si la matière "nature" n'était pas assez noble pour être abordée par la littérature. » Contrairement aux États-Unis, qui se sont construits sur la mythologie des grands espaces, avec le mythe

de la nature sauvage et préservée des parcs nationaux – lequel n'est pas sans poser de questions pour Mathieu Rivat, qui voit dans la sacralisation de cette nature « un moyen de fermer les yeux sur les crimes accomplis sur les peuples autochtones », la France entretient un rapport plus ambivalent avec ses territoires naturels. « La contre-culture américaine, avec notamment la Beat génération, a magnifié les espaces sauvages, poursuit l'universitaire. En France, au contraire, la nature est longtemps demeurée associée à l'idée de campagne, avec une connotation assez sévère et négative donnée à la ruralité, suspecte d'être le berceau du régionalisme et de s'être livrée à certaines compromissions, notamment avec le régime de Vichy pendant la Seconde Guerre mondiale. » Aujourd'hui, c'est peut-être moins l'étiquette conservatrice que celle de la bien-pensance qui est



souvent raillée par certains pourfendeurs du mouvement écolo. « Des écrivains comme legor Gran, auteur de "L'Écologie en bas de chez moi" (éd. POL), y voit une forme de nouveau moralisme, regrette Pierre Schoentjes. L'écologie, la protection de la nature sont épinglées comme des occupations de nantis déconnectés de la vraie vie et qui disposent de loisirs pour s'adonner à une expérience interdite au plus grand nombre. » Par-delà le critère moral, le risque d'être trop didactique peut aussi peser sur ce nouveau genre. « Avec la fiction, il faut faire attention à ne pas publier de romans à thèse, souligne l'éditeur Mathieu Rivat. C'est une ligne de crête à laquelle nous sommes particulièrement sensibles. On est attentif au sujet, mais aussi au style. L'écofiction est aussi l'occasion d'une réinvention des formes d'écriture. »

Qu'importent les mauvaises langues, depuis une dizaine d'années, un mouvement s'est enclenché, miroir d'un dérèglement climatique qui, lui aussi, devient de plus en plus perceptible. « Je participe à la présélection du Prix du roman d'écologie, témoigne Pierre Schoentjes. Et rien que

pour cette rentrée, j'ai dû mettre en fiche trente-huit romans et récits qui concernent des questions d'écologie. J'aurais été incapable d'en citer trente-huit il y a quelques années. Même si les livres ne sont pas forcément dignes d'intérêt et qu'on sent parfois un coup marketing de la maison d'édition, un tournant a véritablement été pris. » Les écrivains s'emparent de thèmes variés : le militantisme (« Le Règne du vivant », d'Alice Ferney, éd. Actes Sud), la sauvagerie (« Chien-Loup », de Serge Joncour, éd. Flammarion), les pesticides (« La Malchimie », de Gisèle Bienne, éd. Actes Sud), la cohabitation humain-animal (« Les Grands Cerfs », de Claudie Hunzinger, éd. Grasset), la globalisation (« Autour du monde », de Laurent Mauvignier, aux Éditions de Minuit), l'effondrement (« Le Cœur et le Chaos », de Jennifer Murzeau, chez Julliard), la reconnexion au vivant (« Mousse », de Klaus Modick, éd. Rue de L'Échiquier), le risque nucléaire (« Ostwald », de Thomas Flahaut », aux Éditions de L'Olivier)... Ce dernier figurait dans la sélection du premier prix Pré, consacré à la littérature environnementale. « La nature n'a pas une place capitale dans mon travail, mais ces problématiques infusent tellement le champ culturel et social qu'elles sont forcément présentes »,

explique cet auteur de 30 ans qui dit avoir « grandi avec la conscience de la catastrophe » tout en interrogeant le besoin de la mettre en scène dans un livre. « Si on n'a rien d'autre à apporter que nos inquiétudes, il vaut mieux faire autre chose qu'un livre. Je ne suis pas fan des écrivains prophètes qui prédisent l'effondrement. Si on n'a que ça à imaginer, plutôt se taire. Personne n'a les clés pour imaginer le futur et ce genre de littérature ne soignera personne, ni ne convaincra les gens d'agir, car, en lisant ça, on se dit qu'il n'y a plus rien à faire. »

LE REGARD DE SERGE JONCOUR

LE LAURÉAT 2019 DU PRÉ, PRIX DU ROMAN ÉCOLOGIQUE,
AVEC « CHIEN-LOUP » ET DU PRIX FEMINA 2020 POUR
« NATURE HUMAINE » PARTAGE SA VIE ENTRE PARIS ET LE LOT.
IL NOUS DÉCRIT SON RAPPORT À LA NATURE.

« Je ne sais pas si le label "écofiction" existe et si mon travail entre dedans, mais, ce que je sais, c'est que j'écris des romans qui ont à voir avec le dehors. Ce que je vois de mon environnement me préoccupe. Mon dernier livre, "Nature humaine", évoque une famille d'agriculteurs sur plusieurs décennies, la mort d'un univers, le passage d'une époque à une autre. Je ne dissocie jamais un personnage de son environnement, je m'intéresse à la façon dont il interagit avec lui, qu'il évolue en ville ou dans la nature. Je n'ai pas besoin de faire beaucoup de recherches pour nourrir mes romans, il me suffit d'ouvrir la



porte, ma maison est un terrain d'observation. On a longtemps fantasmé les espaces sauvages, qu'on a crus réservés aux auteurs américains. C'est une erreur. Pas besoin de partir à l'autre bout du monde pour arpenter des territoires naturels préservés. Ça fait longtemps que j'attire l'attention sur le problème de la mondialisation à basse intensité. Cette possibilité de voyager partout, tout

le temps, ce n'est pas sain, pas humain. On est des animaux. On est porteurs de mini-écosystèmes, comme les chiens et les chats qu'on met en quarantaine avant d'entrer dans certains pays. C'est quelque chose dont il faut se rappeler. D'ailleurs, "Nature humaine" c'est aussi une espèce de tableau de la généalogie de la catastrophe, qui vient rappeler le fait qu'on a trop tendance à oublier : la double tempête de 1999, la vache folle, le Sida, Tchernobyl... On nous parle de résilience, moi j'appelle ça de l'oubli pur et simple. L'épidémie que l'on traverse aujourd'hui, il ne faudra pas l'oublier. »

Pour nourrir leur récit, les écrivains n'hésitent pas à plonger les mains dans le cambouis des sciences plus dures de façon à enrichir leur approche du monde sensible. « Ils s'emparent de figures tutélaires, comme les naturalistes ou les essayistes, Linné, Buffon, Elisée Reclus... » observe Sylvie Gouttebaron. « Dans le domaine de l'écologie, où les connaissances scientifiques entrent nécessairement en dialogue avec un savoir culturel plus vaste, le roman pourrait reprendre une des fonctions qu'il avait au XIX^e siècle, au temps où Balzac instruisait ses lecteurs sur la physiognomonie, reprend Pierre Schoentjes. Aujourd'hui, avec Wikipédia, accessible partout, on a à portée de clics une synthèse des connaissances dans tous les champs possibles, mais ce savoir ne fait pas pour autant sens, car les éléments sont atomisés, sans lien entre eux, aucun récit ne vient les rapprocher. » À la littérature de leur donner forme... et de changer le monde ? « Le pouvoir de l'imaginaire est puissant. La littérature ne sauvera pas le monde évidemment, mais elle nous oblige à nous situer différemment par rapport à l'environnement naturel. En portant à notre connaissance de nouveaux savoirs et de nouvelles sensibilités, la littérature œuvre à un partage plus grande de la conscience écologique. Elle peut faire levier et nous pousser in fine à agir... » ■